

**Joseph Jurt**

*Université Albert-Ludwig, Freiburg i. Brisgau*

## **“L’UNANIMITE DE L’HOMMAGE POSTHUME”?**

### **LES REACTIONS DE LA PRESSE**

#### **FACE A LA MORT DE PIERRE BOURDIEU**

“L’unanimité de l’hommage posthume traduit l’échec éclatant de Pierre Bourdieu” décréta brutalement Jacques Julliard dans sa chronique dans *Le Nouvel Observateur* (31.1. - 6.2.2002, p. 39). Après la lecture de tant d’éloges, la pensée de Bourdieu apparaîtrait comme une des plus consensuelles de France. Philippe Meyer évoque à son tour dans *Le Point* (2.2.2002, p. 105) une “débauche d’éloges”: “la télévision l’a canonisé”.

A la mort d’une grande personnalité, il y a en effet des règles qui conduisent à un certain conformisme inhérent au genre des textes nécrologiques. L’unanimité des éloges peut banaliser ou amortir le profil d’une personnalité et la vivacité d’une pensée. Et Jacques Bouveresse avait à juste titre écrit dans *Le Monde* que s’il y avait une chose encore plus difficile à supporter que la disparition d’une des figures majeures de la pensée, c’était “bien le rituel de célébration auquel les médias ont commencé à se livrer quelques heures seulement après la mort de Pierre Bourdieu. Comme prévu, il n’y manquait ni la part d’admiration obligatoire et conventionnelle, ni la façon qu’a la presse de faire (un peu plus discrètement cette fois-ci, étant donné les circonstances) la leçon aux intellectuels qu’elle n’aime pas, ni la dose de perfidie et de bassesse qui est jugée nécessaire pour donner une impression d’impartialité et d’objectivité. Si Bourdieu pouvait se voir en première page d’un certain nombre de nos journaux, et en particulier du *Monde*, il ne

manquerait pas de se rappeler la façon dont il a été traité par eux dans les dernières années et de trouver dans ce qui se passe depuis quelques jours une confirmation exemplaire de tout ce qu’il a écrit à propos de l’“amnésie journalistique”” (*Le Monde*, 31.1.2002).<sup>1</sup>

On a trouvé une analyse similaire sous la plume de Henri Maler: “Le rituel médiatique consécutif à la mort de Pierre Bourdieu offre une vérification quasi-expérimentale de son analyse de l’emprise du journalisme, en particulier sur la vie intellectuelle. Une même rhétorique sur le sociologue engagé et - narcissisme médiatique oblige - particulièrement engagé dans la ‘critique de la corruption médiatique’ (pour reprendre une sottise entendue sur LCI...), a permis à nombre de journalistes, mais pas tous, incapables de prendre la mesure de son œuvre et de son action, de se tailler un Bourdieu à leur mesure, parfois pour l’encenser, plus souvent pour l’esquinter” (Entretien *L’Humanité*, 1.2.2002). Cyril Lemieux, sociologue et auteur d’un ouvrage intitulé *Mauvaise Presse* (2000), relève à son tour dans les réactions des médias une preuve de leur ethnocentrisme: “On peut voir dans la façon dont les médias ont annoncé le décès de Bourdieu une sorte de confirmation, au moins partielle, de ce que le sociologue avait écrit à

---

<sup>1</sup>Voir aussi Jacques Bouveresse, *Bourdieu, savant et politique*. Marseille, Agone, 2004, p. 65-96: “Les médias, les intellectuels et le sociologue”.

propos du penchant à la superficialité et à l'éthnocentrisme des journalistes. Nombre des télévisions et des radios nous ont en effet présenté Pierre Bourdieu, de façon quasi exclusive, à travers son engagement dans la lutte contre la mondialisation et sa 'critique acerbe des médias'" (*Les Inrockuptibles*, 29.1. - 4.2.2002, p. 13). Pourtant, les analyses des médias n'ont pas vraiment représenté un centre d'intérêt majeur dans les études de Pierre Bourdieu, mais les journalistes, quelque peu blessés dans leur narcissisme, ont un intérêt à mettre en avant cet aspect. Thomas Ferenczi consacre ainsi dans le Dossier du *Monde* un long article à cet aspect ("Le journalisme critiqué et honoré") en se plaignant que "les critiques de Pierre Bourdieu contre le journalisme ont souvent irrité les journalistes, qui se sont rarement reconnus dans l'image donnée d'eux par le sociologue. Elles ont particulièrement heurté les journalistes du *Monde* qui se sont sentis injustement pris pour cibles" (*Le Monde*, 26.1.2002).

Le comble, c'est cependant que les médias accusent Pierre Bourdieu d'avoir été un intellectuel médiatique. Ainsi, selon Julliard, Bourdieu aurait compris qu'il fallait, pour s'imposer dans les médias, les insulter (*Le Nouvel Observateur*, 31.1. - 6.2.2002, p. 39). Cécile Pivot de *L'Express* parle aussi du "très médiatique Pierre Bourdieu" (*L'Express*, 24.1.2002). Et le même hebdomadaire poursuit, sous la plume de François Busnel, avec la même ineptie: Bourdieu "fut à la fois l'intellectuel critique qu'il appelait de ses vœux et l'intellectuel médiatique dont il se méfiait tant. Le remède et le poison" (*L'Express*, 31.1.2002).<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Voir aussi Florian Testut, "Mort d'un intellectuel médiatique", *Le Monde*, 21 février 2002, et à ce sujet le commentaire très judicieux de Patrick Champagne: "Bien que ses apparitions dans les médias aient été très limitées, il était devenu un personnage très médiatisé: s'il parlait peu aux journalistes, ces derniers par contre parlaient beaucoup de lui, et rarement en bien, entre autres parce qu'il avait porté son analyse sur le travail des journalistes et, entre autres, mis en évidence la

Aux yeux d'Annie Ernaux, la manière dont la mort a été annoncée et commentée dans les médias, le 24 janvier, a été instructive: "Par-dessus tout, le ton des journalistes révélait beaucoup: celui du respect éloigné, de l'hommage distant et convenu. A l'évidence, par-delà le ressentiment qu'ils avaient pu concevoir vis-à-vis de celui qui avait dénoncé les règles du jeu médiatique, Pierre Bourdieu n'était pas des leurs" (*Le Monde*, 5. 2. 2002). Lorsqu'on analyse les réactions de la presse française, ce n'est pas l'unanimité qui frappe. Pierre Bourdieu a suscité des réactions passionnées, des réactions de rejet ou même de haine, mais aussi des témoignages émouvants et des jugements qui s'efforcent d'être à la hauteur du grand héritage. Ces réactions multiples témoignent du fait que Pierre Bourdieu reste très présent. Essayer d'analyser ces réactions, c'est en même temps rendre hommage à cet intellectuel animé par la passion de comprendre.

Ce qui frappe d'abord, c'est la multiplicité des formes de réaction. L'importance de cette perte s'est révélée déjà par les formes de mise en relief journalistiques. *Le Monde* a annoncé la mort de Pierre Bourdieu dans son numéro du 25 janvier en première page avec une photo en couleur et une double page à l'intérieur. Le 26 janvier, le même quotidien a consacré un dossier spécial de six pages à Bourdieu ainsi que son éditorial. *Libération* a publié dans son numéro du 25 janvier six

---

domination symbolique qu'ils exercent, le plus souvent en toute inconsciente bonne conscience. Pierre Bourdieu ne 'critiquait' pas, au sens propre du mot, la presse et était encore moins 'contre les journalistes'. Il cherchait seulement à comprendre les limites du travail journalistique [...] il voulait [...] aider les journalistes à conquérir plus d'autonomie et de liberté par rapport aux contraintes qui pèsent sur le fonctionnement de ce champ de production" (*Sciences humaines*, n° Spécial Pierre Bourdieu, 2002, p. 97). Une réaction purement négative des analyses des médias de Bourdieu se trouve dans le même numéro spécial de *Sciences humaines* sous la plume de Dominique Wolton: "Une critique de la critique: Bourdieu et les médias", p. 72-75.

pages sur Bourdieu avec une photo sur la couverture. La photo de Bourdieu se trouvait également sur la couverture du numéro déjà mentionné du *Nouvel Observateur* qui vouait au sociologue 18 pages de sa rubrique 'L'événement' ainsi que l'éditorial de Jean Daniel. L'hebdomadaire *Les Inrockuptibles* consacra une partie importante de son numéro du 29 janvier à Pierre Bourdieu avec beaucoup de témoignages et de photos soignées. La revue *Sciences humaines* a enfin publié en février un numéro spécial "L'œuvre de Pierre Bourdieu". Aux yeux de Roger Chartier qui s'exprimait dans cette revue il était assez étonnant de voir l'ampleur des réactions dans la presse, lorsqu'il s'agissait de la disparition d'un intellectuel.

### **Témoignages**

Mais ce qui m'a frappé, c'est que le décès de Pierre Bourdieu a suscité, outre les textes classiques des journalistes et des collègues, de nombreuses réactions de gens peu connus qui entendaient simplement témoigner à travers des lettres de lecteurs qu'ils adressaient à la presse, et qui souvent étaient très personnelles, de la résonance que Bourdieu avait trouvée au-delà des milieux intellectuels. Parmi ces témoignages, je citerais d'abord celui d'un ancien élève du lycée de Moulins où Pierre Bourdieu a enseigné de 1954 à 1955: "En 1954, Pierre Bourdieu nous est arrivé à Moulins, au Lycée Théodore-de-Banville, frais émoulu de l'Université, de l'agrégation et de l'Ecole normale supérieure, mais surtout plein d'enthousiasme. Il avait 24 ans. Avec lui, les cours de philo ne s'arrêtaient pas. Combien de fois avons-nous continué la leçon au-delà de midi, sandwich en main! [...] Son enseignement était très orthodoxe: les philosophes traditionnellement étudiés avec un intérêt particulier pour Platon. Il nous parlait aussi de Sartre, mais sans idolâtrie. Les résultats au bac de la classe de philo furent à

la hauteur de cette communion avec un jeune prof plein de charisme [...] Trente-cinq ans plus tard, je le revis. Il se souvenait encore du nom de ses premiers élèves" (Jacques Lefèvre, *Le Monde*, 31.1.2002).

Je me permets de citer quelques autres brefs témoignages de personnes inconnues qu'on pouvait lire sur le site internet de *Libération* et publiés dans le numéro du 26 et du 27 janvier du quotidien. Il y en avait qui affirmaient ne pas aimer le militant ou une conception critique telle celle du 'capital culturel'; mais la plupart exprimaient une reconnaissance très personnelle à l'égard du sociologue: "Eh oui, Pierre Bourdieu est de ceux qui peuvent aider à vivre. Comme les grands artistes, comme les gens simples, tous ces mortels avec qui on fait un bout de chemin. Franz Schubert, Alberto Giacometti, John Coltrane, Charles Juliet, mon pote Miguel. On avance comme on peut, avec chacun son improbable galaxie en tête. Pierre Bourdieu va me manquer. Je vais broyer du noir quelque temps; ensuite, je reprendrai ses livres et peut-être même le combat" (Jean). Un autre internaute souligne que Bourdieu s'est montré très exigeant dans sa manière d'analyser la société. "Mais une ferveur tellement forte, attachante, chaleureuse et sincère que ceux qui, comme moi, sont parvenus à lire ses ouvrages, touchés en plein cœur et de plein fouet, ne les oublieront jamais. M'sieur le professeur, j'espère que, de là où tu es, tu as pu entendre l'hommage que Chirac a fait de toi. Chirac te faire un hommage! C'est la dernière farce que tu nous laisse, c'est ça?" (Baldu). Autre témoignage similaire: "Les livres de Bourdieu, les essais de collection Liber, m'ont permis de réfléchir, de comparer, de me questionner sur des sujets nécessaires, vitaux pour tout citoyen. Merci à vous monsieur Bourdieu pour m'avoir ouvert l'esprit, pour m'avoir donné des armes, afin de défendre mes opinions" (Djino).

Si le profit très personnel que des lecteurs ont tiré des livres de Bourdieu est surtout souligné, d'autres, plus rares, mettent en relief

son apport aux sciences humaines: “Il faut reconnaître à Bourdieu d’être un des socles sur lesquels s’appuieront les sciences humaines dans les prochaines décennies. L’efficacité de sa sociologie a marqué l’ensemble des sciences humaines, en particulier l’histoire, la géographie, les sciences de l’éducation, comme elle a donné un autre sens à l’action politique” (Dufour).

Je me permets de citer enfin les témoignages très personnels de deux lectrices de *L’Humanité* (9.2.2002), d’abord celle de Juliette Saurel, enseignante du lycée professionnel Beaugrenelle: “Avant d’être ce grand intellectuel, Pierre Bourdieu était surtout un homme honnête, généreux, rigoureux et plein d’humour. A partir des structures sociales, il a construit une théorie de la pensée qui oblige d’abord à faire une démarche honnête vis-à-vis des autres [...] Je n’étais pas ‘programmée’ pour rencontrer Bourdieu. Le déterminisme n’est pas une fatalité. Le jour où j’ai pu lui parler, je lui ai dit: ‘Vous avez été un rayon de soleil dans ma vie.’ Il ne s’est pas moqué, loin de là, il était ému et gêné. Je lui adresse un immense merci pour tout ce qu’il m’a appris.”<sup>3</sup>

Et puis la réaction de Marie-Claire Calmus: “Etrangement depuis le jeudi 24 janvier, c’est la personne qui me hante, alors que tous ses livres sont autour de moi et que sa pensée influe depuis des années la mienne: un homme direct et sensible, au regard malicieux et inquiet, qui ne veut pas peser mais prend votre présence et votre inquiétude en compte, et vous sait gré, même si c’est d’un pas moins ferme et moins ample, de marcher dans la même direction que lui.”

Annie Ernaux, qui n’avait pas connu personnellement Pierre Bourdieu, mais qui s’est sentie encouragée par son exemple de

---

<sup>3</sup>Voir aussi les témoignages de deux autres élèves du lycée de Moulins, Jean Lallat et Gérard Ville dans Gérard Mauger (éd.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2005, p. 25-34.

traduire dans ses œuvres littéraires le refoulé social, a relevé dans un texte adressé au *Monde* le décalage entre le discours et “la tristesse, qui, au même moment, envahissait des milliers de gens, des chercheurs et des étudiants, des enseignants, mais aussi des hommes et des femmes de tous horizons, pour qui la découverte de travaux de Pierre Bourdieu a constitué un tournant dans leur perception du monde et dans leur vie” (*Le Monde*, 5.2.2002). Et l’auteur de *La Place* retrace la grande résonance que l’œuvre de Bourdieu a trouvée chez elle dès les années 70: “Lire dans les années 1970 *Les Héritiers*, *La Reproduction*, plus tard *La Distinction*, c’était - c’est toujours - ressentir un choc ontologique violent. J’emploie à dessein ce terme d’ontologique: l’être qu’on croyait être n’est plus le même, la vision qu’on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n’est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie” (*Le Monde*, 5.2.2002). La réaction d’Annie Ernaux a été, elle aussi, le témoignage spontané d’une lectrice. “Personne ne m’avait demandé quoi que ce soit”, m’écrivit-elle dans une lettre personnelle, “je ne propose jamais de textes au *Monde*, et je me suis sentie poussée à ‘faire quelque chose’ comme un devoir ou une dette à acquitter.”<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Lettre personnelle du 12 février 2002. Voir aussi Emmanuel Poncet qui associe l’œuvre de Bourdieu à celle d’Annie Ernaux et relève, par un psychisme un peu sommaire une “névrose de classe”. L’auteur se réfère au livre de Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d’identité*. Paris, Hommes et groupes éditeurs, 1995; voir aussi Michael Kohlhauer, “La littérature en plus. Annie Ernaux et Pierre Bourdieu”, in: Michael Einfalt, Ursula Erzgräber et alii (éd.), *Intellektuelle Redlichkeit. Intégrité intellectuelle*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2005, p. 523-539 et “La littérature est une arme de combat”. Entretien avec Annie Ernaux, réalisé par Isabelle Charpentier, in: Gérard Mauger (éd.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, p. 159-175.

## **Portraits de l'homme**

A côté des témoignages spontanés de lecteurs inconnus, il y a eu les réactions de ceux qui ont personnellement connu Pierre Bourdieu. La plupart ont souligné l'importance de son œuvre et de son action. Quelques-uns ont également dressé un portrait de l'homme, ce qui m'a paru particulièrement important. Car Pierre Bourdieu a été d'abord un homme hors du commun qui fascinait par un charisme doublé d'une grande simplicité et une attitude très naturelle. On trouve un très beau portrait sous la plume de Robert Maggiori, de *Libération*, qui le connaissait bien: "On le voyait d'abord dans son regard, dans son sourire à peine esquissé qui s'éclairait et éclatait comme une bombe de confettis lorsqu'il apprenait quelque chose de nouveau, le nom d'un joueur d'une équipe de rugby, les ingrédients d'une recette de cuisine, la gaffe d'un homme politique ou quelque commérage à son propos. On le voyait aussi à son pas. Ces derniers temps, il s'était ralenti [...] Il marchait un peu courbé, comme s'il voulait tendre l'oreille et se rapprocher encore de son interlocuteur, pour ne pas 'en perdre une', une anecdote, une petite blague, une grande théorisation, une idée quelconque. Ses ennemis, il en avait beaucoup, le disaient dogmatique, métallique, tranchant, intrigant: il était la bonté même, toujours prêt à aider un étudiant à la réalisation d'un projet, charmant, charmeur, intrigué, curieux de tout, naïf comme un gosse parfois" (*Libération*, 25.1.2002).

On doit également l'évocation très personnelle d'une rencontre avec Pierre Bourdieu à Aline Pailler, journaliste et productrice à France Culture et qui l'avait rencontré pour la première fois en 1991 lors d'un entretien pour Europe 1: "C'était intense, chaleureux, généreux. Il avait confiance, je n'avais plus le trac. Je l'écoutais penser et j'aimais cela. Les questions venaient pour me rapprocher du sens ou me placer dans le meilleur angle [...] Il a lu mon premier livre et

m'a téléphoné de 'notre sud-ouest'" (*Politis*, 31.1.2002). Au sujet d'un acte spectaculaire contre le paysage médiatique, il lui avait donné des conseils salutaires: "Il se préoccupait des choses simples. Il pensait plus loin, plus efficace. Il ouvrait un chemin sur la friche de ma lucidité désespérée [...] Il m'a aidé à me réconcilier avec moi-même sans rien renier de mes colères, de mes révoltes." Et puis Aline Pailler finit par un très beau portrait physique de Pierre Bourdieu: "lorsqu'il souriait, son visage de paysan béarnais, ses yeux malicieux se plissaient. Ses rides avaient gardé le souvenir de l'enfance. J'ai compris le sens de 'dignité': le regard que l'autre porte sur vous, mais aussi celui que vous pouvez porter sur lui. C'est plus que la reconnaissance, c'est un échange, une rencontre" (*Politis*, 31.1.2002).

## **Le rénovateur des sciences sociales**

Les titres à la une des grands quotidiens ont mis en relief l'engagement de l'intellectuel; la 'une' de *Libération* du 25 janvier 2002 en est un exemple significatif, avec cette prédilection pour les ambivalences phonétiques, chères au quotidien: "Bourdieu, les champs du partisan" accompagné du sous-titre: "Accompagnateur des mouvements sociaux, le sociologue auteur de *La Misère du monde* est mort mercredi". Thomas Ferenczi a intitulé à son tour son grand article du 24 janvier dans *Le Monde* "Pierre Bourdieu, le sociologue de tous les combats". Pour Roger Chartier, les nombreuses réactions de la presse comportaient une certaine ambiguïté, dans la mesure où "une part importante était donnée à ses engagements civiques. Il y a peut-être là le risque de masquer l'importance intellectuelle, théorique et scientifique de son œuvre" (*Sciences humaines*, numéro spécial, 2002, p. 80). Thomas Ferenczi cependant souligne d'entrée dans son texte dans *Le Monde* que le sociologue est largement reconnu comme "l'un des grands penseurs de

la société contemporaine”. Il se réfère pour spécifier cet aspect à l’ouvrage de Louis Pinto *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social* présentant le travail du sociologue comme “une révolution symbolique”: “une manière nouvelle de voir le monde social” en accordant “une fonction majeure aux structures symboliques” (telles l’éducation, la culture, la littérature). Dans les “champs de production symbolique”, les “rapports de force entre les agents” se présentent “dans la forme transfigurée et euphémisée de rapports de sens”. La “violence symbolique”, thème central des travaux de Bourdieu ne serait plus, qu’une simple instrumentation au service de la classe dominante, mais s’exercerait également à travers le jeu des acteurs sociaux (*Le Monde* 25.1.2002). Pour mesurer l’innovation apportée par Pierre Bourdieu, Thomas Ferenczi cite les propos du CNRS qui lui a décerné en 1993 la médaille d’or estimant qu’il “a régénéré la sociologie française, associant en permanence la rigueur expérimentale avec la théorie fondée sur une grande culture en philosophie, anthropologie et sociologie.”

En recourant à l’étude de Louis Pinto, Thomas Ferenczi a bien présenté le noyau de l’approche sociologique de Bourdieu. D’après Robert Maggiori, l’œuvre de Pierre Bourdieu, dont il serait impossible de rendre raison, pourrait se ramener “à la tentative de répondre à une seule question, que Bourdieu lui-même formule ainsi: ‘Je peux dire que toute ma réflexion est partie de là : comment des conduites peuvent-elles être réglées sans être le produit de l’obéissance à des règles ?’ Il ne s’est jamais départi d’un tel projet, qui aurait conduit à installer la sociologie au centre des sciences sociales et à en faire une science de l’économie générale des pratiques.” (*Libération*, 25.1.2002).

Didier Eribon essaie à son tour de saisir dans son texte publié dans *Le Nouvel Observateur* la question clé de la sociologie de Bourdieu qui serait celle-ci: “qu’est-ce qu’un individu? Et comment peut-il conquérir sa liberté contre

les mécanismes sociaux qui l’ont fabriqué et ne cessent de l’enserrer. On pourrait donc éclairer de cette lumière ses deux concepts fondamentaux: la théorie de l’‘habitus’, pour appréhender comment l’individu a incorporé les déterminismes sociaux qui guident, comme un système de dispositions acquises, ses actions, ses choix, ses goûts, et la théorie des ‘champs’, pour montrer que, dans la mesure où il y a dans tous les espaces sociaux des forces qui s’opposent, des luttes, et donc du jeu. Il existe toujours de la place pour que naisse quelque chose qui ressemble à ce qu’on appelle d’ordinaire la ‘liberté’” (*Le Nouvel Observateur*, 31.1.-6.2.2002, p. 44).

Roger-Pol Droit estime quant à lui que la réflexion de Bourdieu, en dépit de la diversité des sujets abordés et d’une indubitable évolution, tourne autour d’une seule interrogation fondatrice qui relève de l’anthropologie, à savoir celle de l’identité de l’homme, qui n’est plus posée comme une essence. La connaissance de soi n’est pas, pour lui, le résultat d’une introspection, mais d’une objectivation; ce qui fait le sujet, c’est en fin de compte l’extériorité. “La question du fond, ici,” poursuit le critique du *Monde*, “est évidemment celle de la libération rendue possible par la connaissance. Ce n’est plus chez Bourdieu une question rhétorique, générale et abstraite. Concrète et détaillée, la sociologie peut devenir ‘un instrument d’autoanalyse extrêmement puissant qui permet à chacun de comprendre mieux ce qu’il est, en lui donnant une compréhension de ses propres conditions sociales de production et de la position qu’il occupe dans le monde social’. La possibilité existe, mais sa réalisation n’est jamais assurée. Rien ne garantit que la mise en lumière des déterminismes sociaux suffise à les briser. Car les dominés, comme Bourdieu l’a montré à maintes reprises, intériorisent leur propre domination, et finissent ainsi par reconduire eux-même leur oppression” (*Le Monde*, 26.01.02).

Jacques Bouveresse revient lui aussi sur cette

question centrale du rapport entre déterminisme et liberté dans la pensée de Bourdieu. Il aurait toujours cherché à expliquer pourquoi les choses sont si difficiles à changer et à montrer comment elles pourraient changer. On aurait tant de fois parlé dans les rédactions de son ‘déterminisme’ voire ‘fatalisme’, “alors qu’il a toujours soutenu passionnément que, s’il est essentiel de commencer par savoir, c’est justement pour avoir une chance de réussir à modifier le cours des choses. ‘Ce qui peut sonner’, dit-il, ‘dans ce que j’écris comme de l’anti-intellectualisme est surtout dirigé contre ce qu’il reste en moi, en dépit de tous mes efforts, d’intellectualisme ou d’intellectualité, comme la difficulté, si typique des intellectuels, que j’ai d’accepter vraiment que ma liberté a des limites.’ Bourdieu n’a, à ma connaissance, jamais essayé de persuader les intellectuels d’autre chose: leur liberté a des limites, probablement beaucoup plus strictes qu’ils ne sont naturellement enclins à le croire. Mais ils ont trouvé généralement plus commode de faire comme s’il soutenait, de façon inacceptable et insultante pour leur dignité, qu’ils n’ont aucune liberté réelle” (*Le Monde*, 31.01.02).

Estimant que Bourdieu était “une référence – positive ou négative – indispensable”, “une figure majeure [...] de la sociologie de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle”, Alain Touraine évoque le déterminisme : Bourdieu “est du côté des déterminismes sociaux, je suis du côté de la liberté, mais les deux faces de la sociologie ne peuvent vivre l’une sans l’autre” (entretien dans *Libération*, 25.01.02). Dans un article publié plus tard, Alain Touraine a nuancé cette première affirmation. La thèse la plus forte de Pierre Bourdieu porterait, en effet, sur une des grandes questions de la philosophie et de la sociologie: “comment un individu peut-il avoir de la liberté tout en étant pris dans multiples contraintes et déterminismes”. Pierre Bourdieu ne serait cependant pas, comme on le croirait souvent, le tenant d’un

déterminisme implacable. “Sa théorie de l’*habitus* n’enferme pas l’acteur dans une cage de fer. L’intériorisation des contraintes, des habitudes, des programmes de comportement lui donne une liberté dans un milieu donné. De même, il reprend et développe à sa manière cette idée classique, selon laquelle la connaissance des déterminismes aide à la liberté. En ce sens, Pierre Bourdieu est un bon successeur de Norbert Elias.” (*Sciences humaines*, “L’œuvre de Pierre Bourdieu”, 2002, p. 103). C’est notamment Gérard Mauger qui a mis en relief ce dernier aspect: “la socio-analyse, instrument de compréhension de soi-même et des autres, instrument de libération de l’inconscient social inscrit dans les institutions et dans les habitudes, offre un moyen de s’affranchir de cet inconscient qui conduit ou contraint les pratiques, neutralisant les effets des déterminismes, rend possible l’émergence d’un sujet rationnel” (*Politis*, 31.01.02, p. 27). Catherine Portevin dit au fond la même chose quand elle écrit: “Pierre Bourdieu avait, pour parler du rôle du sociologue, des mots de psychanalyste. Prendre conscience de ce qui nous détermine, n’est-ce pas le seul moyen de s’en affranchir, de pouvoir jouer avec les règles, au moins de se comprendre? Nombreux sont les lecteurs de Bourdieu parmi deux ou trois générations qui, secrètement, lui doivent cette lucidité salvatrice” (*Télérama*, 02.02.02).

Le sociologue Jean Lojkine a défini l’apport essentiel de Pierre Bourdieu comme le fait d’avoir été le grand sociologue critique du XX<sup>e</sup> siècle, critique des inégalités sociales et de toutes les formes de dominations économiques, culturelles et sexistes. Et c’est certainement grâce à lui que la sociologie française n’a pas sombré dans une des variantes de la sociologie anglo-saxonne conformiste à l’égard du système capitaliste [...] Bourdieu a su résister à l’effondrement des sociologies critiques en France, durant les années du ‘consensus mou’: la période 1980-1990, et il est devenu pour les jeunes

générations de sociologues l'un des symboles, et l'un des pôles les plus attractifs pour un renouveau de la sociologie critique” (*L’Humanité*, 25.1.2002). Le même auteur souligne que Bourdieu a été en même temps toujours critique à l’égard du marxisme, auquel il reprochait son ‘économisme’.

Quant à l’originalité de l’approche de Bourdieu, c’est le philosophe allemand Axel Honneth qui, dans les colonnes du *Monde*, mettait en relief sa synthèse entre une analyse des classes et une sociologie de la culture: “Il fallut attendre Bourdieu pour que, dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, un Français réussisse ce qui, faute de continuités intellectuelles, n’avait pas été possible chez nous après la guerre: mener à bien une réconciliation de Simmel et de Weber qui permette, partant des artefacts et des pratiques de la vie quotidienne, de déchiffrer l’état des luttes sociales pour le pouvoir” (*Le Monde*, 6.2.2002).

### ***La dimension transversale***

Selon Jean Lojkin, la sociologie de Bourdieu dépasse les frontières de la sociologie: “A l’évidence, comme toute véritable grande analyse sociologique, la sienne a la dimension des sciences sociales: elle est à la fois historique, politique, anthropologique [...] et philosophique. Il y a dans sa théorie une dimension transversale: elle n’est évidemment pas limitée à une analyse empirique ni à une discipline étroitement définie” (*L’Humanité*, 25.1.2002). Robert Maggiori avait écrit à la suite de Christiane Chauviré que la pensée de Bourdieu s’est imposée telle un paradigme et a “interpellé historiens, ethnologues, linguistes<sup>5</sup>, artistes, philosophes, hommes politiques et ‘formé depuis un bon tiers de

siècle la pensée du social’, mais qui, profondément assimilée par l’époque, risque de devenir ‘invisible à force d’omniprésence” (*Libération*, 25.1.2002, p. 2).

Loïc Wacquant, professeur de sociologie à Berkeley et proche collaborateur de Bourdieu, met à son tour en relief l’universalité des domaines auxquels l’approche de Bourdieu est applicable: “Pour les chercheurs, et ils sont des milliers de par le monde à travailler avec ses concepts, il faudra plusieurs décennies pour prendre la pleine mesure et tirer toutes les implications d’une pensée foncièrement rétive à la ‘manuelisation’. Il n’est pas aujourd’hui de pratique, pas de zone de l’espace social [...] dont l’étude n’ait été profondément transformée par ses travaux. Car Bourdieu a su allier la rigueur de la méthode scientifique à l’inventivité de l’artiste, une culture théorique incomparable [...] à une pratique inlassable de la recherche dans laquelle il investissait une *libido sciendi* sans fin ni fond” (*Le Nouvel Observateur*, 31.1-6.2.2002, p. 44.).

Pierre Bourdieu a ainsi franchi les barrières arbitraires des disciplines établies. S’il s’était ‘converti’ de la philosophie aux sciences sociales, c’était pour intégrer la philosophie dans son approche, comme l’avait affirmé Jacques Derrida dans ses propos recueillis dans *Le Monde*. Jacques Derrida, qui l’avait connu en Khâgne à Louis-le-Grand en 1949 et qui était avec lui à l’Ecole Normale avant de le retrouver en Algérie, relate ainsi: “ Nos échanges ont véritablement repris à la fin des années 60, lorsqu’il a mis en chantier son projet de refonte de la sociologie, en inaugurant un travail qui intégrait la philosophie pour produire une ‘sociologie de la sociologie’. C’était, dans le monde entier, une grande et originale figure de la sociologie contemporaine. Il avait l’ambition de rendre compte de tous les champs intellectuels, et y compris la sienne propre. Cette construction ‘hypercritique’, autour d’un de ses mots préférés, ‘objectiver’ (analyser et rendre

---

<sup>5</sup> Au sujet de l’apport de Bourdieu aux études sur le marché linguistique voir Louis-Jean Calvet, “Bourdieu et la langue”, *Sciences humaines*, n° Spécial Pierre Bourdieu, 2002, p. 58-63.



objectif ce qui est à l'œuvre dans toute pratique spontanée) est au centre de sa démarche, et en fait le prix" (*Le Monde*, 24.1.2002).

Jacques Bouveresse, professeur à la chaire de philosophie au Collège de France et grand ami de Bourdieu, disait partager la méfiance de Bourdieu à l'égard des grandes théories philosophiques, son admiration de Wittgenstein et son goût de la précision et de l'exactitude. Il s'était demandé pourquoi Bourdieu avait toujours, dans sa démarche intellectuelle, le pied aussi sûr. "Je crois", estime Bouveresse, "que c'est parce qu'il avait toujours au moins un pied beaucoup plus bas que les autres et en particulier que les philosophes, je veux dire un pied posé beaucoup plus bas dans la réalité sociale et la réalité tout court" (*L'Humanité*, 4.2.2002). Bouveresse s'oppose ainsi à la légende d'un Bourdieu antiphilosophique: "Contrairement à ce que beaucoup de philosophes semblent croire, Pierre Bourdieu était tout sauf un ennemi de la philosophie, et on peut constater au premier coup d'œil qu'il avait une culture philosophique bien supérieure à celle de beaucoup de philosophes professionnels. Il ne confondait justement pas ce que la philosophie peut apporter réellement et qui est irremplaçable, et les prétentions contestables et parfois absurdes qu'elle affiche [...]. Tous les livres de Bourdieu sont aussi, pour bien des aspects, des livres de philosophie, sauf, bien entendu, pour ceux qui croient à l'idée d'une philosophie 'pure' et qui, du même coup, ont tendance à considérer Bourdieu comme un sociologue 'pur' ou un pur sociologue" (*Les Inrockuptibles*, 29.1-4.2.2002).

Ce sont les deux historiens Christophe Charle et Daniel Roche qui soulignaient, dans le numéro du *Monde* du 6 février, l'apport de Bourdieu et de son école aux sciences historiques, notamment dans les domaines de l'histoire sociale, de l'histoire des pratiques culturelles, de l'histoire de l'État. L'histoire était devenue à travers les contributions de la

revue de Bourdieu, *Actes de la recherche en sciences sociales*, une branche de la sociologie critique. Si Bourdieu et ses disciples avaient défini leur entreprise comme une "histoire sociale du présent", il ne s'adonnait jamais au constat superficiel d'une mutation totale de la société au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle: "Bourdieu et ses disciples ont inlassablement démontré la résistance des structures sociales et symboliques et la permanence de certains processus de domination sous les apparentes remises en question des années 1960 et 1970. L'histoire plus récente des deux décennies suivantes leur a donné largement raison contre leurs contradicteurs, victimes de l'illusion modernisatrice des prétendus 'trente glorieuses'" (*Le Monde*, 6.2.2002). L'historien Olivier Christin insiste sur le fait que sa discipline doit à Bourdieu l'historisation du vocabulaire et des concepts dont se servent les historiens. "En faisant, donc, de la critique des instruments conceptuels de l'historien les conditions même d'une pratique scientifique de l'histoire, Pierre Bourdieu a profondément marqué l'historiographie des trente dernières années, en France bien sûr, mais plus encore à l'étranger" (*Les Inrockuptibles*, 29.1.-5.2.02, p. 13).<sup>6</sup>

Ce qui frappe, c'est que l'apport de Pierre Bourdieu à l'analyse de la littérature a été relativement peu mentionné. On n'a pas très souvent cité non plus *Les règles de l'art*, que l'auteur a pourtant considéré comme un ouvrage important. Didier Eribon a rappelé l'intérêt passionné de Bourdieu, autant personnel que scientifique, pour l'art, la musique et la littérature, en témoignant le fait qu'il avait consacré, en 1998 et 1999, deux années de son cours au Collège de France à Manet. "Il vouait", écrit Eribon, "une

---

<sup>6</sup>Au sujet de l'apport de Bourdieu à l'histoire culturelle voir aussi l'entretien avec Roger Chartier, "Le sociologue et l'historien", *Sciences humaines*, n° Spécial Pierre Bourdieu, 2002, p. 80-85.

véritable dévotion à la littérature: admirateur de Francis Ponge, de Claude Simon et de Thomas Bernhard, il suivait avec ferveur la recherche la plus actuelle et lisait l'Autrichienne Elfriede Jelinek ou les Français Antoine Volodine et Olivier Cadiot. D'ailleurs, c'est sans doute ce souci de défendre l'invention et la novation en art ou en littérature qui l'avait conduit à s'en prendre si brutalement aux médias et au journalisme dans son petit opusculé *Sur la télévision*" (*Le Nouvel Observateur*, 31.1-6.2.2002, p. 43).

Je suis pas sûr que cette dernière intention motivait en premier lieu l'intervention au sujet de la télévision. Eribon nous informe sur les prédilections littéraires de Pierre Bourdieu sans parler de son apport à l'analyse de la littérature. Jacques Dubois s'y attache davantage. Il remarque que Bourdieu n'a pas cessé de faire de la littérature un de ses champs d'exploration privilégiés, comme un grand lecteur qui tient en plus la littérature, telle qu'elle s'est instituée en France, pour un lieu élu de ce que le sociologue appelle la 'production de la croyance'. Jacques Dubois relève que Bourdieu a introduit dans l'analyse de la littérature une série de concepts radicalement neufs qui bousculaient la *doxa* littéraire: d'abord le concept de *violence symbolique*, dont il montre qu'elle s'exerce dans le champ littéraire autant que dans tout autre champ, mais aussi celui d'*autonomie*, pensée d'abord comme formalisme, et ensuite comme condition même de la création vraie (ce qui ne me semble pas être totalement exact; l'autonomie étant valorisée d'une manière générale chez Bourdieu comme positive). Au total, Pierre Bourdieu fonde une véritable histoire littéraire qui est aussi une histoire sociale. Mais son analyse se veut 'totale' et entend également rendre compte du sens et de la facture des œuvres. La thèse d'une relation déterminante entre la position de l'écrivain dans le champ littéraire et ses prises de position dans ses œuvres aurait suscité "les objections les plus lourdes". Jacques Dubois constate que "le sociologue

n'a pas été bien reçu du monde des spécialistes dans sa majorité, l'allure volontiers terroriste de ses thèses n'arrangeait rien", mais c'était aussi, estime Jacques Dubois, parce qu'il mettait à mal les croyances et les illusions des littéraires.<sup>7</sup> (*Les Inrockuptibles*, 29.1. - 5.2.2002, p. 11-12).

### Un 'style Bourdieu'

Jacques Dubois relève une secrète connivence entre Bourdieu et la littérature et il en vient, comme d'autres, à son écriture: "Bourdieu peut écrire lourd, dialectique, normalien [...] mais il y a aussi chez lui une très belle syntaxe, où la phrase se fait presque proustienne parce qu'elle ambitionne quelque chose de la complexité du monde et de ses causalités souterraines" (*Les Inrockuptibles*, 29.1.-4.2.2002, p. 12). Robert Maggiori pense à son tour que Pierre Bourdieu a voulu arracher de ses écrits toute 'subjectivité' "jusqu'à sacrifier élégance et effets de manche aux démonstrations austères, préférant se montrer lourd dans le style plutôt qu'imprécis dans le concept, et cimenter le chemin escarpé qui guide vers la compréhension" (*Libération*, 25.1.2002). "Il y a vraiment un style Bourdieu, il a créé une manière d'écrire tout à fait nouvelle pour les

---

<sup>7</sup> Philippe Dagen estime à son tour qu'en désacralisant la figure du créateur et la notion de l'art pour l'art et en refusant d'autre part la notion élémentaire de l'art-reflet, Bourdieu "se veut plus complexe et plus précis à la fois". Si les analyses des *Règles de l'art* sont parfois trop systématiques, Bourdieu, "quand il cherche à comprendre ce que serait l'espace des possibles' de son art pour un artiste, en un lieu donné, à un moment donné, ou quand il en appelle à historiciser la philosophie esthétique afin de la dégager de l'intemporalité où il est si doux de s'établir, [...] touche juste" (*Le Monde*, 26.1.2002). Au sujet de l'apport de Bourdieu à l'analyse de la littérature, voir aussi Roger Chartier, *art. cit.* et récemment Anna Boschetti, "Des deux Marx aux deux Bourdieu. Critique d'un mythe malveillant", in: Gérard Mauger (éd.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, p. 121-141.

sciences sociales”, estime Pierre Encrevé qui insiste, lui aussi, sur la complexité du style qui devrait correspondre à la complexité de la réalité. “Il pensait qu’il fallait écrire de telle sorte que le lecteur ne puisse pas simplifier. Mais l’intrication de la théorie et de l’empirie fait qu’on n’est jamais dans le jargon philosophique. Génie littéraire à part, il aimait bien qu’on rapproche son écriture de celle de Proust. Si on l’examine, on voit qu’elle tient à la fois de Bossuet par l’aspect latin, de Hegel par l’aspect dialectique interne du vocabulaire et type de phrase, et de Proust: en effet la complexité structurée de l’expérience de la réalité dont il faut rendre compte impose la complexité structurée de l’écriture.” En ce qui concerne l’attitude engagée qui commence avec des mots nouveaux qui changent les représentations et finalement les choses, Pierre Encrevé renvoie davantage à Rousseau qu’à Sartre et Foucault: “Il soulignait que Rousseau, l’ancien petit apprenti horloger de Genève qui a révolutionné l’écriture littéraire française, inventant un style qui changeait considérablement les représentations, introduisant des mots nouveaux dans la philosophie politique, était le seul autodidacte de la littérature française, le seul écrivain français classique qui n’est pas issu de la bourgeoisie ou de l’aristocratie et qui avait été totalement haï...” (*Les Inrockuptibles*, 29.1 - 4.2.2002, p. 16).<sup>8</sup> Annie Ernaux, estimant que l’influence des découvertes, des concepts, des ouvrages de Bourdieu ne va cesser de s’étendre, renvoie par ailleurs au même auteur référence “à propos de qui je ne sais lequel de ses contemporains s’insurgeait de ce que son écriture rendît le pauvre fier” (*Le Monde*, 6.2.2002).

Gérard Mauger lui aussi relève la spécificité de l’écriture de Bourdieu et il constate une certaine parenté, dans des ordres différents,

<sup>8</sup>Voir aussi Pierre Encrevé, “Langue et domination”, in: Louis Pinto, Gisèle Sapiro, Patrick Champagne (éd.), *Pierre Bourdieu, sociologue*. Paris, Fayard, 2004, p. 289-304.

avec Claude Simon: “même longueur de phrases, même multiplication des incises - digressions, associations, homologues - même recherche du mot juste et de l’énoncé ‘ajusté au plus près’”. Pour Gérard Mauger, le ‘style’ de Pierre Bourdieu est “le produit d’une tentative contrôlée de restituer la complexité d’une réalité qu’il s’efforce de rendre intelligible, tout en cernant les conditions de validité d’un énoncé et en s’efforçant de prévenir les objections possibles et les mésinterprétations probables” (*Politis*, 31.1.2002). Louis Pinto insiste sur la variété du style de Bourdieu, qui est le contraire d’un discours monotone. Mais il ne s’agit pas du style pour le style: le style serait plutôt “au service d’une conception originale de la sociologie impliquant un travail sur les instruments de connaissances, au nombre desquels le langage”. Louis Pinto relève ainsi la multitude des moyens expressifs de Bourdieu: “Ici un propos exhibant un ‘système de relations’ de façon quasi axiomatique en de longues périodes et sans craindre les apparentes lourdeurs de la redondance et de l’explication, là des phrases pleines de nuances, invitant tacitement à une sorte de méditation sur les passions humaines, ailleurs un ton satirique, libre, libéré, très ‘gai-savoir’...” (*Politis*, 14. - 20. 2. 2002).

### *L’intellectuel engagé*

Dans les réactions de la presse, les interventions publiques de Pierre Bourdieu, notamment à partir de la publication de la *Misère du monde* (1993) et ensuite la prise de position pour les grévistes de la SNCF en 1995, le soutien à ATTAC et au mouvement des chômeurs en 1998, la lutte contre le néolibéralisme sont particulièrement mis en relief. Quelques interprètes ont vu dans cet engagement une radicalisation du sociologue ou même une rupture. Aux yeux d’Antoine de Gaudemar, Bourdieu avait cependant toujours voulu faire de la sociologie une arme

théorique. Cette volonté se serait renforcée avec le temps jusqu'à faire de lui "la figure type, charismatique pour beaucoup, de l'intellectuel engagé." "Depuis une dizaine d'années, Pierre Bourdieu, donnait vie au modèle que Sartre avait incarné dans les années 60 et 70 (et aussi dans une moindre mesure Michel Foucault), celui du philosophe éclairant la cité depuis le ciel des idées." L'engagement est ainsi présenté comme la reprise d'un modèle (Sartre) et une sorte de mandarinat ("depuis le ciel des idées"). De Gaudemar finit par y voir non pas une continuité mais presque une rupture: "finie la neutralité supposée de la science, place au 'militantisme scientifique', dans lequel l'objectivité du chercheur nourrit et renforce la conviction du militant". Et le chroniqueur continue en écrivant: "ce passage des *Héritiers* aux sans-papiers, de la *Noblesse d'Etat* à José Bové et de la *Distinction* à la télévision, a été spectaculaire: certains ont dénoncé ce militantisme d'autorité." C'est par un effet de rhétorique que de Gaudemar suggère l'idée de la rupture comme si Bourdieu avait plaidé auparavant *pour* les Héritiers, *pour* l'élite des Grandes Ecoles, *pour* la distinction sociale.

Tout en niant que Bourdieu se soit auparavant cantonné à une réserve purement académique et qu'il ait fui tout engagement, Caroline Monnot et Sylvia Zappi pensent que "l'hiver 95 et les grèves qui l'ont accompagné ont fait naître un autre Pierre Bourdieu". La vaste enquête sur les exclus qu'était *La Misère du monde* en 1993 aurait provoqué chez lui "un délice". "Le véritable tournant militant s'effectue aux côtés des manifestants de décembre 1995 contre le plan Juppé sur les retraites" (*Le Monde*, 26.1.2002). Derrida insiste à son tour sur une rupture en 1995: "A partir de 1995, l'intellectuel engagé qu'il a toujours été a pris sur les luttes sociales des positions radicales, assez solitaires. Je me suis senti assez proche au moins de ce qui l'inspirait, même si nous n'avions pas les mêmes gestes et si nos façons d'approcher les

choses ne se ressemblaient pas" (*Le Monde* 24.1.2002). On retrouve un constat similaire chez Alain Touraine qui constate que le statut de Pierre Bourdieu a alors basculé: "En une demi-journée, à l'hiver 1995, lorsqu'il est allé soutenir les cheminots en grève à la gare de Lyon. Il est devenu le 'sociologue du peuple'. Au même moment, j'étais violemment agressé par certains de ses amis pour avoir pris une position différente dans ce conflit" (*Sciences humaines*, numéro spécial, 2002, p. 101).

Cette thèse de la rupture a été avancée d'une manière violente par son ancien disciple Luc Boltanski: "Pour être juste, il faut absolument distinguer une œuvre importante et discutable, dans le bon sens du terme, de l'espèce d'agit-prop des dernières années entretenue par un groupe de suiveurs dogmatisés. Comme pour le lacanisme, il y avait autour de lui, une espèce de petit groupe de suiveurs auto-proclamés fonctionnant comme une secte politique et se servant de cette appartenance comme un coup de pouce" (*Le Monde*, 24.1.2002). L'idée du sectarisme des disciples est reprise dans un article du sociologue Jean-Pierre le Goff dans la rubrique 'Rebonds' de *Libération*: "Les héritiers militants de Bourdieu se veulent à la fois les tenants d'une science sociologique et les représentants des dominés. Dans ce cadre, celui qui n'acquiesce pas à leurs thèses risque d'être considéré comme une victime de la manipulation conjointe des 'nouveaux maîtres du monde' et des médias ou, pis, comme leur complice objectif ou subjectif, complicité que l'analyse sociologique va s'efforcer de démontrer. Cette posture de dénonciation introduit un climat délétère dans les rapports humains et pervertit le débat argumenté. Se trouve réactivé un sectarisme sur tous les plans à la fois: la supériorité 'éthique' dans la défense des dominés, l'autorité de la sociologie scientifique de Bourdieu et la référence emblématique à un 'mouvement social' comme porte-drapeau des idées avancées" (*Libération*, 28.1. 2002).

Olivier Christin a répondu dans les colonnes de *Libération* à ces thèses qui relèvent, selon lui, du mauvais paradoxe. Loin du sectarisme, les analyses du sociologue sur l'intellectuel collectif s'enracinaient dans un travail commun de laboratoire. Bourdieu a, comme l'écrit Olivier Christin, renoué avec une notion presque disparue du champ scientifique français: la notion d'école: "Oui, Pierre Bourdieu était entouré de collaborateurs et de collègues, il avait des élèves, il inspirait de nombreux travaux et conduisait de vastes programmes européens de recherche, il dirigeait des collections et une revue qui avait des lecteurs. C'était bien une école, c'est-à-dire un état d'organisation du travail intellectuel fort éloigné de l'émiettement féodal du monde académique, trop propice aux fausses audaces des demi-mâtres et aux vraies pesanteurs bureaucratiques dont la division en spécialités étroites n'est pas des moindres. Pour bien des chercheurs et des étudiants qui s'y reconnaissent, cette école était et demeure libératrice [...]" (*Libération*, 31.1.2002.). Paul Aron, professeur de littérature française à l'université de Bruxelles, a par ailleurs confirmé ce constat dans un texte diffusé sur internet ([www.remue.net](http://www.remue.net)), en soulignant "la capacité d'écoute que Bourdieu a su préserver à l'égard de très nombreux chercheurs, même très jeunes ou peu expérimentés."

Les militants des mouvements sociaux ont relevé, eux, la simplicité de Bourdieu qui ne s'est justement pas présenté comme mandarin ou chef de secte. Dans les mémoires syndicales, il avait laissé l'image d'un universitaire totalement intimidé. Les acteurs de 1995 voyaient un "type gentil, ouvert, pas un mandarin" comme le souligne Philippe Mangeot. "C'était quelqu'un de très ouvert, même quand on critiquait ses lubies", raconte Gilles Sainati du syndicat de la magistrature (*Le Monde*, 26.1.2002). Ces témoignages sont confirmés par Annick Coupé, présidente de l'union syndicale solidaire qui avait fait la connaissance de Bourdieu lors du meeting du

12 décembre 1995, salle Traversière à Paris: "Il était simple et modeste. Pas du tout mandarin. Quelqu'un de très humain, se plaçant à un niveau d'égalité avec ses interlocuteurs [...] Bourdieu se marrait. Il ne s'est jamais pris pour un maître à penser. Pour lui, être auprès des cheminots, des grévistes, des chômeurs, c'était faire parler les sans-voix, les sans-grades. La seule façon d'incarner un contre-pouvoir. Son soutien était doublé d'un sens critique, très fort lui aussi" (*Les Inrockuptibles*, 29.1 - 4.2.2002, p. 11).

*Le Monde* a consacré sous le titre "Le pouvoir des mots" son éditorial (anonyme) du 26 janvier à Pierre Bourdieu, intellectuel engagé, insérant cette attitude dans une "vieille tradition française" remontant à Zola, voire à Voltaire, et trouvant en Sartre son illustration exemplaire.<sup>9</sup> Mais à la différence d'un Zola ou d'un Sartre, Pierre Bourdieu "ne prétendait pas intervenir au nom d'une morale universelle, il s'engageait dans le combat au nom de son savoir de chercheur". Ceci ne me paraît pas être totalement exact. Si Bourdieu s'est référé à la science, c'est toujours au nom de sa dimension universelle par rapport à sa déontologie fondamentale orientée par le principe de vérité. "Il y avait sans doute un risque d'abus dans cette façon d'enrôler la science dans la bataille", continue l'éditorial. "En se réclamant de la 'vérité scientifique'

<sup>9</sup> Alain Touraine ne voyait pas une continuité de l'attitude des intellectuels allant de Zola à Sartre et Bourdieu. Les intellectuels comme Zola ou Durkheim étaient progressistes, réformistes; ils accompagnaient et pensaient le progrès social. "Puis, à partir des années 50-60, ils se sont mis à critiquer le progrès. Ce fut le cas de l'école de Francfort en Allemagne, de Jean-Paul Sartre, puis de Michel Foucault en France. Pierre Bourdieu s'inscrit dans cette perspective d'une critique de la modernité, vue sous l'angle unique de la domination". Touraine pense que ce point de vue a été fécond sur le plan de la théorie, permettant de dévoiler certains fondements cachés du système social, mais ce serait en même temps une pensée désespérante, incapable de penser le changement" (*Sciences humaines*, numéro spécial, 2002, p. 102).

pour défendre des opinions politiques qui relevaient d'un autre registre, celui d'un 'intellectuel de gauche' soucieux de se faire entendre dans le débat public, Pierre Bourdieu pouvait être accusé de recourir à l'argument d'autorité afin d'intimider ses contradicteurs" (*Le Monde*, 26.1.2002). Ce reproche ne me semble pas être justifié, car Bourdieu a fondé son engagement non seulement sur une position morale qui aurait pu être un argument d'autorité, mais sur des fondements universels et rationnels accessibles à une vérification, ainsi que sur ses analyses sur la formation des élites en France ou sur les conséquences du chômage.

Dans ce sens, il y a eu une continuité et non pas une rupture dans son attitude, ce qui a été notamment mis en relief par Christophe Charle et Daniel Roche: "Contrairement au stéréotype journalistique absurde du savant égaré sur les estrades, nous sommes frappés des continuités de ses choix et de ses analyses, depuis l'Algérie en guerre et l'enseignement en mutation des années 1960, jusqu'à la mise à nu de toutes les misères du monde, celle de la société néo-libérale, celle du monde mondialisé des années 1990." Les deux historiens renvoient dans ce contexte à un débat qui a eu lieu à Londres en 2000 avec Eric Hobsbawm: "Pierre Bourdieu avait résumé cette continuité et cette logique qui lie Bourdieu le savant et Bourdieu le politique: pas de science sans engagement, pas d'engagement sans science, telle restait pour lui la double tâche de l'intellectuel" (*Le Monde*, 6.2.2002). Loïc Wacquant s'oppose lui aussi à la thèse de la rupture de 1995. Il y aurait eu tout au plus une accélération "en complète continuité avec tous les travaux depuis l'Algérie. Il a eu, à ce moment là, le sentiment aigu que des menaces très fortes pesaient sur les conquêtes sociales. Avec les cheminots, il défendait une civilisation" (*Le Monde*, 26.1.2002). Ce sont par ailleurs des témoins de la période algérienne de Pierre Bourdieu qui ont relevé son attitude engagée dès ses premiers ouvrages, ainsi Yacine

Tassadit dans son article "Bourdieu l'Algérie fondatrice": "Ainsi l'Algérie a permis à Bourdieu de découvrir en même temps que l'Algérie les fondements politiques du système français dans ce qu'il avait de plus profond. Le pouvoir central, par et grâce à la colonisation, représente une image grossie des rapports de force cristallisés pendant la guerre" (*Libération*, 29.1.2002).<sup>10</sup>

### *La malveillance*

Parmi les réactions suscitées par la mort de Bourdieu, on peut ainsi relever celles d'un premier groupe de proches ou de ceux qui ont trouvé dans son œuvre une inspiration féconde et qui tentent de rendre justice et à l'œuvre et à la personnalité.<sup>11</sup> Il y a eu un deuxième groupe qui avance la thèse de la rupture et distingue entre un premier Bourdieu, scientifique de haute qualité, et un deuxième Bourdieu, militant dévoyé de sa première vocation. Il y a enfin un troisième groupe, qui n'évoque d'une manière superficielle que l'image médiatique d'un Bourdieu reprenant le rôle public de Sartre sans mentionner l'œuvre du chercheur. Il y a enfin un quatrième groupe, qui, souvent sans

<sup>10</sup> Voir aussi Smaïn Laacher, "L'Algérie lui a collé au corps et aux mots", *Le Monde*, 26.1.2002 et François Gèze, "Algérie. 'Il a choisi son camp'", *Les Inrockuptibles*, 29.1. - 4.4.2002, p. 12-13 et Tassadit Yacine, "Pierre Bourdieu, *amusnaw* kabyle ou intellectuel organique de l'humanité" in: Gérard Mauger (éd.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, p. 565-574.

<sup>11</sup> Il faudrait y associer un sous-groupe de sociologues qui reconnaissent leur dette à l'égard de l'approche de Bourdieu, mais qui entendent se situer dans un 'ailleurs', disant prendre des distances à la fois face à ceux qui détestent le travail de Bourdieu et ceux qui se présentent en 'gardiens du temple'. Parmi ceux ou celles qui entendent ainsi 'dépasser' Bourdieu, on pourrait compter les réactions de Bernard Lahire, Philippe Corcuff et Nathalie Heinich, publiées notamment dans le numéro spécial de *Sciences humaines* "L'œuvre de Pierre Bourdieu", 2002.

véritable connaissance de l'œuvre et de l'homme, se forge une image purement négative inspirée par la malveillance. C'est notamment le cas des réactions du *Figaro* qui annonce le ton, dès le titre du premier article de Joseph Macé-Scaron: "Bourdieu: radicalité de la misère, misère de la radicalité". Bourdieu est présenté dès les premières lignes comme "inlassable donneur de leçons" et "pourvoyeur non moins inlassable de condamnations". Sa démarche ne mériterait même pas d'être désignée de sociologique: "Le point nodal de la démarche bourdivine tourne autour de l'idée qu'il existe un lien étroit entre les positions sociales et les dispositions individuelles. Un préjugé qui assigne l'individu à résidence et appréhende, en fait, nos sociétés contemporaines d'une manière fort peu sociologique: celles-ci ne sont-elles pas représentées à travers l'œuvre de Bourdieu comme aussi déterministes et invariantes que les sociétés traditionnelles?" Bourdieu ne se contenterait même pas d'interpréter le monde - ce que Marx aurait reproché aux intellectuels: "il glose". L'intervention de 1995 serait une "reproduction symbolique de la vision de l'auteur de *La Nausée* grimpé sur un tonneau parmi les syndicalistes de Billancourt." "Depuis cette époque tout antibourdivin est un chien". Quant à la critique de la société de spectacle ou de la modernité, Guy Debord ou Philippe Muray auraient fait mieux. L'œuvre de Bourdieu serait nulle dès le début: "Son principal apport reste à chercher du côté du premier Bourdieu, dans ce déterminisme naïf qui permet encore à la sociologie de régner en maître sur les sciences sociales et d'accueillir en son sein les travaux d'Elisabeth Tessier." Le texte, qui procède par simple amalgame, finit par désigner Bourdieu comme le représentant de cette figure mythique de l'intellectuel français, qui ne serait pas né avec Zola mais avec l'Alceste de Molière (*Le Figaro*, 25.1.2002). On s'étonne qu'un tel texte, qui n'a rien d'un affrontement sérieux contre une pensée avec laquelle on ne serait

pas d'accord, qui n'est que polémique et qui ne se distingue même pas par son style, puisse paraître dans un grand quotidien. Les propos de Macé-Scaron relèvent en fin de compte une hostilité générale contre la tradition de l'intellectuel, qu'on trouve également dans la réaction de Philippe Meyer dans *Le Point*: "Plus que quiconque, Bourdieu me semblait incarner une espèce d'intellectuel dont la France, société de cour, a le secret, sinon l'exclusivité. Affamé de pouvoir mais ne voulant s'imposer ni la fatigue de le conquérir, ni le risque de le perdre, ni l'ennui d'en rendre compte, ni la responsabilité de l'exercer, arc-bouté sur le modèle de Zola, rêvant d'égaliser Sartre, aveugle à tous les crimes excusés par d'autres intellectuels au cours du dernier siècle, sourd aux plaintes des victimes qui ne servaient pas sa cause et ne constituaient pas un socle à sa statue, cet intellectuel-là restera pour moi l'image du plus clérical des clercs" (*Le Point*, 01.02.02, p. 105).

Dans un autre article publié dans *Le Figaro*, signé par Sébastien Lapaque, Bourdieu est présenté comme chef d'une secte: "Autour de lui, intellectuels, journalistes et professeurs vivaient organisés en réseau solidement structuré, diffusant la parole du maître avec une parfaite discipline." Bourdieu aurait proposé des "concepts teintés de marxisme bientôt ordonnés en système". Il aurait investi le terrain militant par lassitude des "ors universitaires" (*Le Figaro*, 25.1.2002). Mais *Le Figaro* essaie également de lancer un débat et interroge Joël Roman, de la revue *Esprit*, qui lui aussi distingue entre deux Bourdieu, un premier plutôt porté à respecter la complexité du réel et un second qui "sans aucune autocritique" (!) avait donné la parole aux acteurs, donnant ainsi "une vision purement critique peu attentive à l'ambivalence du monde et du réel" (*Le Figaro*, 25.1.2002). Les arguments que Gilles Lipovetsky, auteur de *L'Ère du vide*, oppose à Bourdieu sont encore plus pauvres: dans les théories de Bourdieu "il n'y a pas de place

pour l'émancipation de l'individu, pour sa libération récente des contraintes collectives et institutionnelles. Or, l'individu est de plus en plus libre aujourd'hui" (!) (*Le Figaro*, 25.1.02).

Il faudrait aussi revenir au numéro du *Nouvel Observateur* du 31 janvier, où l'on trouvait des textes dignes d'Eribon et de Wacquant. Mais les ténors de l'hebdomadaire entendaient astucieusement se situer à un méta-niveau réfléchissant sur les raisons de la prétendue unanimité des réactions. Jean Daniel annonce le ton dans son long éditorial "Pourquoi le sacre..." Le sacre de l'intellectuel s'expliquerait par la mauvaise conscience des médias que Bourdieu aurait tant fustigés et qui voulaient faire ainsi amende honorable; le sacre s'expliquerait ensuite par le caractère non-intellectuel d'une pensée réductrice niant la complexité - on reconnaît les propos de Joël Roman dans le *Figaro*: "Le sacre de Bourdieu révèle [...] tant par sa nature que par son importance, le besoin où se trouvent nos sociétés de revenir à une pensée binaire, c'est-à-dire à la conception manichéenne d'un monde où il n'y aurait que des dominants et des dominés, des occupants et des occupés, des maîtres et des serviteurs, des coupables et des innocents. Un monde où le réel perdrait sa complexité et la morale son ambiguïté." Jean Daniel énumère ensuite comme une des raisons de l'inimitié entre lui et Bourdieu "le mépris qu'il professait pour Camus". Ceci me semble relever de la légende. J'ai fait en sa présence une communication sur Camus et l'Algérie sans qu'il y ait la moindre réticence de la part de Pierre Bourdieu qui comprenait justement la position algérienne de l'auteur de *L'Etranger*.<sup>12</sup> Jean Daniel finit par expliquer

<sup>12</sup> Voir Catherine Portevin: "A bien des égards, et pas seulement parce qu'il avait une belle tête, il nous rappelle Albert Camus bataillant avec Sartre: l'assurance brillante de ce dernier écrasant la conviction blessée du premier, le génie oratoire de l'un séduisant plus que la gaucherie empesée de l'autre. Le fils de bourgeois contre le pied-noir fils de personne" (*Télérama*, n° 2716, 2.2.2002).

les insolites hommages rendus à Bourdieu par la nostalgie du messianisme qui après l'implosion du socialisme ne voulait pas faire le deuil d'un projet utopique. "N'arrivant pas, au fond, à renoncer explicitement à toute espérance de révolution, il est contraint de nous inviter à combattre désespérément pour une radicalité extrême des réformes" (*Le Nouvel Observateur* 31.1. - 6.2.2002, p. 38/39).

C'est Jacques Julliard qui reprend la thèse de l'unanimité des hommages, sur un ton plus violent, sous le titre sans nuance "Misère de la sociologie" qui rappelle par ailleurs celui du premier article du *Figaro*: "Misère de la radicalité". Sur un ton ironique, Julliard constate que tous les hommes politiques, "toutes ses victimes" "l'ont remercié avec effusion", feignant d'ignorer que ces réactions relèvent du rituel et ne sauraient nullement être attribuées au sociologue. "Pour Bourdieu, cette unanimité est un échec éclatant [...] la preuve est aussi faite que la démocratie consensuelle est un enzyme capable de digérer la critique la plus radicale. Ou alors, hypothèse, c'est que cette critique était mal ajustée". Or, une lecture attentive des médias aurait appris à Julliard que cette unanimité n'existe justement pas et que la pensée de Bourdieu suscitait des réactions très personnelles qui ne sont pas coutumières lors de la mort d'un intellectuel, des mises en relief de l'apport intellectuel, mais aussi des rejets violents. Julliard, en revanche, part d'une hypothèse négative qu'il cherche à étayer par ses propos non vérifiés sur la réception de l'œuvre de Bourdieu, qui serait un ragréage de concepts empruntés aux meilleurs auteurs recyclés "en un édifice idéologique original et majestueux". L'échec de cette grande machinerie théorique tournant à vide expliquerait "la fuite en avant tardive dans l'activisme militant et la substitution du moralisme populiste au néomarxisme culturaliste de la grande époque [...] La France ne célèbre dans ses grands hommes que leur déchéance" (*Le Nouvel Observateur*,



31.1. - 6.2.2002, p. 32). On comprend mal pourquoi l'hebdomadaire a consacré tant de pages avec photo de couverture et le sous-titre "L'homme, le penseur, le polémiste", à quelqu'un dont l'œuvre a été nulle et dont l'engagement n'était que la compensation de cette nullité!

Le texte de Laurent Joffrin intitulé "Celui qui disait non" n'est pas de cette teneur négative systématique; le journaliste cherche plutôt à expliquer, à travers une psychanalyse sauvage, la clé de l'œuvre et de l'attitude de Bourdieu en évoquant les souvenirs d'"un Petit Chose teigneux cherchant dans ses livres la revanche de ceux que l'on dédaigne": "Entre ces murs trop hauts, il y a le jardin secret d'un mandarin rouge; dans l'étoffe rêche de l'uniforme des pauvres, l'obsession d'un penseur révolté. Cette obsession porte un nom qui fait de l'universitaire péremptoire, du chef de clan calculateur, du philosophe si porté au dogmatisme, du polémiste raide, un homme émouvant, un combattant humain. Ce nom, c'est l'humiliation" (*Le Nouvel Observateur*, 31.1. - 6.2. 2002, p. 40). Pour étayer cette thèse, *Le Nouvel Observateur* a publié, sans l'autorisation de la famille, un inédit de Pierre Bourdieu "J'avais 15 ans...". Les propos de Joffrin renvoient ainsi à 'l'explication' plus brutale du destin de Pierre Bourdieu par Julliard: "Et la jalousie sociale est un vilain défaut". Cette 'explication', imputation gratuite, relève d'un réductionnisme, simplificateur et calomnieux à la fois, de ces journalistes qui justement taxent les autres d'être des simplificateurs.

D'une veine similaire est enfin la réaction de l'ancien nouveau philosophe publiant des Extraits de son bloc-notes sous le titre "Avant de partir pour Kaboul...", Bernard-Henri Lévy bien sûr, qui a daigné être généreux après le décès de Pierre Bourdieu: "[...] Bourdieu? Non, je n'ai pas réagi à la mort de Bourdieu. Superstition. Respect des morts, même adversaires"; et ensuite le nouveau philosophe continue: "Et puis la cause me semblait entendue depuis longtemps. Sur ce mandarin parlant de la 'basse intelligentsia', sur ce pur produit de l'élite dénonçant la 'distinction', sur cette star des médias théorisant inlassablement son allergie à la télévision', je ne me posais qu'une vraie question: était-il Alceste ou Tartuffe? Mais, en même temps, à quoi bon..." (*Le Point*, 15.2.2002). Vous avez dit Tartuffe?<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup>On trouve une très belle réponse à ces réactions malveillantes dans le livre de Michel Onfray, *Célébration du génie colérique. Tombeau de Pierre Bourdieu*. Paris, Editions Galilée, 2002.